

tombe dans cet état dangereux, dont il est plus facile de le préserver que de le guérir.

NIX.

DONNER DES SOINS ÉGAUX A TOUS LES ÉLÈVES.

Donner à tous les élèves des soins égaux, voilà, une des obligations les plus sacrées de l'instituteur, et malheureusement une des plus négligées.

Quelquefois le maître ne songe qu'aux intérêts de sa propre réputation ; il cherche à faire briller quelques élèves d'élite, en qui il a reconnu plus d'aptitude ; il veut se faire honneur de leurs progrès, et il néglige tous les autres.

Les élèves, et surtout leurs parents (car les élèves s'accoutument trop facilement de l'indifférence du maître, qui favorise leur apathie), ont droit de reprocher à l'instituteur une préférence qui leur cause un double préjudice : car, en frustrant un enfant des soins qui lui sont dus, on lui enlève non-seulement les avantages moraux que la loi et la religion ont voulu lui assurer, mais encore les avantages matériels que l'instruction lui aurait procurés et qui auraient amélioré son sort.

Regardez comme infiniment coupable l'instituteur qui, dans l'intérêt de sa vanité, soigne exclusivement quelques élèves qu'il contraint quelquefois à un travail excessif, et qui se contente d'exiger des autres l'immobilité et le silence. Si quelques-uns de ces enfants, si indignement négligés, s'abandonnent à la dissipation, il s'irrite contre eux, non parce qu'ils perdent leur temps et s'habituent au désordre, mais parce qu'ils le troublent dans les soins exclusifs qu'il donne à d'autres. Peut-on rien imaginer de plus inique, de plus odieux ?

Quelquefois, il est vrai, ce n'est pas dans l'intérêt de sa vanité que l'instituteur se laisse entraîner à ces préférences exclusives ; il se laisse aller, sans y prendre garde, au plaisir qu'il éprouve à cultiver des naturels intelligents et dociles. Les heures fuient, sans qu'il s'en aperçoive, dans l'accomplissement de cette agréable tâche. Tout entier à un travail qui est en même temps un plaisir, il ne songe plus aux paresseux, aux indociles, aux esprits lourds et faux, on s'il songe enfin à eux, c'est lorsque l'heure du départ, venant à sonner, l'avertit à la fois et de son omission et de l'impossibilité où il se trouve de la réparer.

Cette conduite est excusable dans son principe, mais condamnable dans ses résultats. Craignez de vous laisser séduire par ce plaisir dangereux. Les soins d'un bon maître sont comme la rosée, qui féconde également toutes les plantes, les plus communes aussi bien que les plus rares.

Tous vos élèves sont également précieux aux yeux de Dieu et du pays. Si vous avez été nommé instituteur public, c'est pour qu'ils reçoivent de vous, quelles que soient leurs dispositions naturelles, tous les soins que leur âge réclame. Réveiller l'apathie, activer la paresse, réprimer les mauvais penchants, et surtout prendre en pitié les esprits lents et faibles, les éclairer de vos lumières, les échauffer de votre ardeur, c'est là votre tâche. Vous ne pouvez la négliger envers aucun d'eux sans être coupable.

À l'instituteur que la vanité domine, je dirai : vous voulez briller par vos élèves. Eh bien ! instruisez ce pauvre enfant qui paraissait condamné par la nature à ne pouvoir jamais apprendre. Faites pénétrer le jour dans ces yeux que semblaient couvrir des ténèbres éternelles. Que cette statue s'anime entre vos mains ! Est-il un ouvrage plus capable de vous faire honneur ?

Cela est bien pénible, bien fatigant, j'en conviens ; mais vous étiez-vous figuré que la carrière de l'instituteur fut jonchée de roses ? N'avez-vous pas dû comprendre que c'est une tâche infiniment laborieuse, pleine de fatigues et de sueur ? Avez-vous pensé que pour tailler le marbre, façonner le bois, dompter un sol rebelle, il fallût plus de travail

que pour défricher et cultiver les intelligences ? Croyez-vous que le pays attende plus de dévouement et de sacrifices du soldat qu'il oppose à ses ennemis du dehors, que de vous, infatigable soldat de la civilisation, destiné à combattre tous les ennemis qu'elle recèle dans son sein, l'ignorance, la paresse, l'oisiveté, le vice ?

Faites donc en sorte, qu'aucun de ces enfants qui vous sont confiés n'ait plus tard à se plaindre d'avoir été victime du système odieux que je flétris. Tant qu'ils sont écoliers, leur paresse s'applaudirait peut-être de votre indifférence ; mais plus tard leur raison s'en indignerait. Vous seriez pour eux un objet de malédiction et de mépris. Ils ne pourraient entendre prononcer votre nom sans s'écrier avec amertume : « Si je ne sais rien, si je ne suis rien, c'est à cet homme que je le dois ! »

TH. H. BARBAU.

Exercices pour les Élèves des Ecoles.

Dictée Homonymique.

1. Or, conj. alternative.
Ou, adv. de temps et de lien.
Houx, n. f. (il s'asp.), instrument de fer, large et recourbé, qui a un manche de bois, et avec lequel on remue la terre, en la tirant vers soi.
Houx, n. m. (il s'asp.), arbre toujours vert, dont les feuilles sont armées de piquants.
Aout, n. m., Se mois de l'année.—La moisson.
2. Oubli, n. m., manque de souvenir.
Oubli, n. f., sorte de pâtisserie fort mince.
Oubli-er, es, ent, du verbe oublier.

APPLICATION.

Les contes à faire peur.

La peur est un mauvais maître qui fait de mauvais écoliers. Combien de nourrices et de bonnes n'a-t-on pas vues effrayer la première enfance par des contes de fées ou de revenants ! Avec tous ces moyens ridiculement dangereux, combien d'imaginations et de caractères n'a-t-on pas faussés ! Les premières impressions reçues s'effacent si lentement ! les premiers récits intéressants que l'on a entendus se oublient si difficilement !

Dans mon enfance, je croyais aux lous-garçons, et j'en avais une peur affreuse. Je n'oublierai jamais que j'aimais beaucoup à m'asseoir dans la cuisine, sous le large manteau de la cheminée, lorsqu'une vieille domestique, qui, soit dit en passant, maniait la faucille et la houe comme le meilleur domestique d'aout, assise elle-même devant un grand chaudron, y faisait cuire de la farine de maïs. « Tu oublies, lui disais-je alors, de me raconter l'histoire que tu m'as promise. » Et la bonne vieille, quelle que fût sa fatigue, me conduisait par la pensée dans des lieux où tout était noir et effrayant, et elle me faisait des contes à dormir debout ; mais je n'étais que trop éveillé !... J'avais peur, je tremblais, et il ne faut pas que j'oublie de vous dire que pourtant c'était pour moi un plaisir infini ; je goûtais de vraies délices à écouter. La vieille me faisait descendre des fées par la cheminée, je les suivais allant au sabbat ; et, à leur retour, je les voyais à cheval sur le manche d'un balai de houx ou de bouleau. Il y avait aussi des trépassés que vous eussiez vus danser dans leurs linceuls, des ogres qui mangeaient les enfants qui s'étaient laissés aller à la paresse ou à la gourmandise ; des barbes-bleues, des vampires, des nécromants, des histoires effroyables... et, toujours épouvanté, j'étais toujours content... plus content que si l'on m'avait donné du sucre d'orge ou des oublies. J'avais six ans et demi... et, lorsque j'entrai dans l'adolescence, je ne pus, quelques grands efforts que je fisse, mettre que très-lentement en oubli ces croyances toutes ridicules, tout absurdes même. Mais les impressions que j'avais reçues furent longtemps encore à s'effacer.

THO. LEFETIT.
(L'école Normale.)